



corbières

matin

8 AOUT 1995

10f

LE QUOTIDIEN DU BANQUET

sommaire

Affiches

Les légions noires
déferlent sur les
Corbières : Claude
Mesplède vient parler
du polar, et de tous
ses états, p. 10.

Vu hier

Une lecture du *Banquet*
de Platon, suite,
par Marie-Claire
Galpérine, p. 7.

Un été, des étals

Mimi la sardine
est de toutes les fêtes.
Préparez le gril, p. 20.

Corbières Noires

Les Mains pleines de
doigts, de Robert
Deleuze, p. 24.

Quéribus, un terroir à la une.

Sur les premiers
flancs des Pyrénées,
la terre des Corbières
se resserre autour
des derniers châteaux
cathares.



8

jours et 8 nuits





ferme auberge

La Fraissinède



accueil en gîte d'étape
ancien domaine viticole spécialisé dans l'élevage de chèvres angora
ouvert tous les jours sur réservation
11220 Montlaur
Tél. 68 24 05 38 ou 68 24 05 36

L'ombre du figuier

Après le saccage du cimetière de Carpentras, il y avait eu une manifestation à Lagrasse. Quelque chose d'énorme et de rare, sans grandiloquence, qui avait rassemblé quasiment tous les habitants du canton. Chacun pourtant en parlait comme d'une réaction normale et s'étonnait presque que l'on s'y intéresse. Vu de l'extérieur, on aurait pu conclure que le Midi rouge avait gardé ses traditions et que c'était bien rassurant. On aurait dû noter pourtant qu'une telle réaction dans un si petit village était unique et qu'il n'y avait pas que des rouges qui manifestaient.

Si on les interrogeait, certains anciens, que la couleur politique ne définirait pas, se souvenaient de prisonniers juifs allemands que Vichy avait envoyé divaguer là et qui étaient peintres, musiciens ou écrivains. D'ailleurs ils se souvenaient surtout des musiciens, chefs d'orchestre ou premiers violons, car des bals aussi bien enlevés on n'en a plus connus ensuite. Puis les peintres, les musiciens et les écrivains ont disparu et ces anciens qui avaient essayé de les cacher, regrettaient encore de n'avoir pas su les garder. C'est pour cela que

ces anciens étaient venus manifester et, le devinant, on pensait avoir approché un secret inestimable.

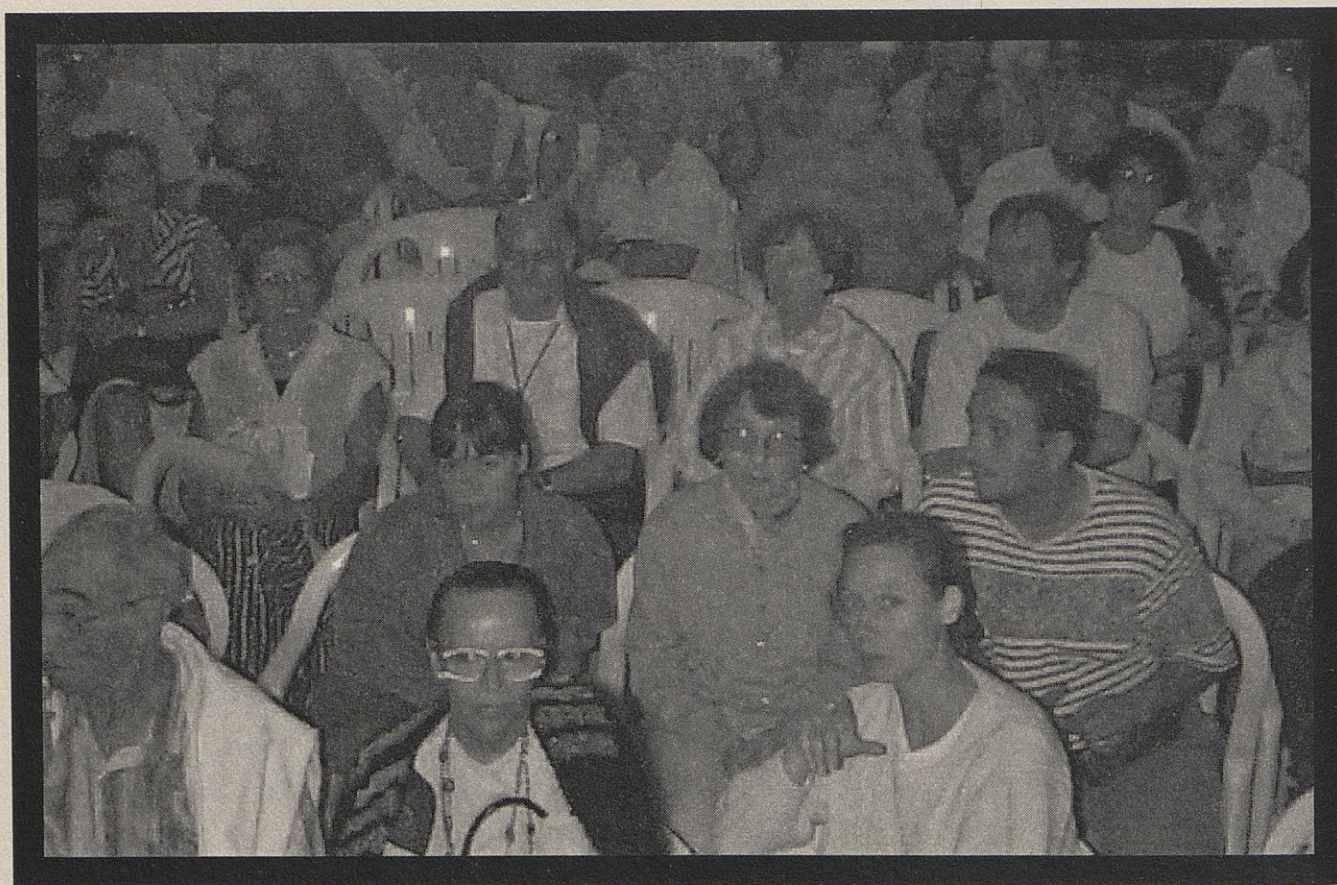
Ces événements discrets, dont le temps n'a pas tari l'émotion, nous les appellerons Corbières. Car tout cela, la manifestation, le Midi rouge, les peintres, les musiciens, les écrivains, l'émotion, est d'ici. Tout cela a été vécu par des gens qui aiment et souffrent, parlent et rient ici. La garrigue et la vigne, le ciel et l'eau en sont habités comme d'autres secrets immenses et fragiles qui font le cœur des hommes.

Ce pays rude comme un placage à XIII en a aussi la franchise. Nul n'ignore qu'ici il n'y a pas que des saints. Mais il y a aussi, dissimulés entre les roches nues et dans les rivières à sec, une réserve de générosité et de sagesse. Un jour, quand nous aurons appris que le bonheur ce n'est pas plus que s'asseoir à l'ombre de son figuier, nous viendrons puiser dans le trésor. Les anciens retrouveront tous les peintres, les musiciens, les écrivains, tous ceux qui sont passés ici depuis des siècles, le grand bal sera toujours ouvert et nous regarderons danser les enfants heureux.

COLLOQUE

Le colloque sur « le vin dans les spiritualités » s'est déroulé hier soir à Lagrasse

Un très large public s'est pressé dans la cour de la cave coopérative pour écouter Benny Lévy, Marie-Claire Galpérine, Pierre Lory et Nicolas-Jean Sed parler de la place du vin dans le judaïsme, l'islam, le christianisme et la philosophie grecque, dans un débat animé par Patrick Kéchichian. Ce colloque, un des deux proposés dans le cadre du Banquet du Livre - le second réunira samedi prochain, le 12 août, autour de Didier Daeninckx, des spécialistes du roman policier - a permis de rassembler pour la première fois des philosophes reconnus, pour parler du vin et revenir sur quelques idées reçues sur les interdits et leurs sens.



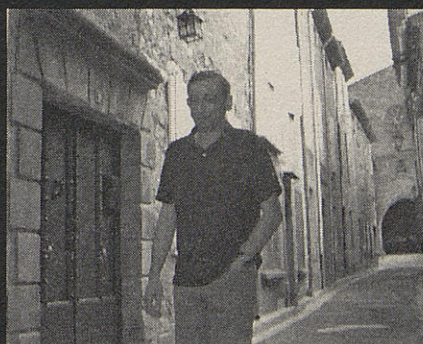
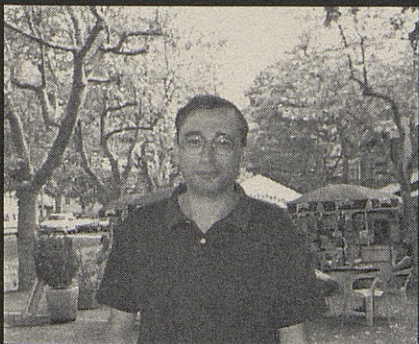
PORTRAIT

Patrick Kéchichian, les usages de la fraternité

par Bernard Simeone

L'écoute d'un texte, c'est d'abord une impuissance ; la lecture, pour être, suppose un écroulement, une fragilité consentie, une déprise : de telles évidences, que chacun peut reconnaître dès qu'il se met en mesure, prenant un livre, d'être aussi pris par lui, s'imposent quand on aborde la part la plus visible aujourd'hui du travail de Patrick Kéchichian, celle qu'on peut bien appeler « critique littéraire » mais qui rend très inadaptés ces deux termes. Très inadapté le nom de « critique », tant on s'est habitué à percevoir derrière ce mot une hâte, voire une désinvolture, et la prétendue nécessité de ne jamais interrompre le commentaire (ou le bavardage) « à propos » des livres, d'être en phase avec l'« événement » qu'ils peuvent encore susciter. Non moins inadapté l'adjectif « littéraire », qui évoque aussitôt un genre ou un milieu : dès les premières lignes de ses articles, qu'il rende compte de prose ou de poésie, Patrick Kéchichian ne suppose pas avec son lecteur une facile connivence. Puisque rien ne va de soi, on ne percevra pas, entre les mots de celui qu'il faut appeler malgré tout un critique, le reflet glaçant d'un fétichisme du livre — ou de l'écriture — partagé entre possédants. Un ouvrage qui paraît, et dont il faut témoigner, n'est jamais pour lui une simple étape, vécue avec plus ou

moins d'intensité, dans le devenir d'une forme. Semble compter avant tout le silence que dans un premier temps le livre crée en son lecteur, puisque chaque texte, même le plus insignifiant, laisse d'abord sans voix ; en chaque texte, même celui qui dépasse à l'évidence son auteur et se trouve projeté vers un futur sans visage, on devine comme un excès de signature, comme un refus de laisser simplement la parole passer entre deux rives. On sent bien, en lisant Patrick Kéchichian, que, devant ce mystère du texte qui échappe, qui renvoie à une parole non signée, les habits du critique lui sont à la fois trop étroits et trop larges, et que sa probité reflète une telle inadéquation : son unique livre publié à ce jour, *Les Usages de l'éternité*, un essai sur Ernest Hello, écrivain catholique radical, indique cet écart, cette inaptitude, dès la première page (« ... regarder la vérité d'un être et d'une personne sans les emprisonner dans le corps imaginaire d'une fiction dont quelque Biographe s'instituerait le maître. ») Qu'on remplace « personne » par « texte » ou encore par « livre » : on ne sera pas très loin de la définition de son « métier » que pourrait donner Patrick Kéchichian, lui qui s'est demandé, lors d'une soirée publique à Lyon, si l'exercice de la critique lui permettait encore de lire. Dans un sentiment — affronté au plus intime — de gageure, voire d'illégitimité, naît chez lui quelque espoir d'atteindre à la justesse.



COLLOQUE

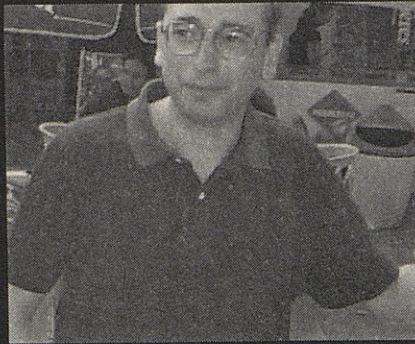
Nul doute qu'un tel sentiment s'enracine dans la condition de l'exilé, dans le silence imposé à l'idiome des origines, et, partant, dans la crainte de trop habiter la langue française, de s'y glisser jusqu'à ne plus entendre qu'elle est une parmi les innombrables qui naquirent de Babel et de l'éloignement du Livre. L'écoute particulière que réserve Patrick Kéchichian à la poésie française ou traduite pourrait venir de cette tension entre les langues, jusqu'à privilégier, parmi les écritures, celles qui croyant atteindre au secret, au plus juste de l'idiome, s'en trouvent mystérieusement délivrées.

Amour, donc, en Patrick Kéchichian, de la poésie, mais amour mêlé de crainte, de réserve et d'obstinée réticence : plus qu'aucune autre forme, la poésie met à nu la perversité de paroles apparemment fondées ou transparentes, et l'orgueil d'insidieuses rhétoriques où surabondent l'authentique, l'essentiel, l'intériorité. Dans le ghetto qui en France est malgré tout le sien, la poésie risque plus qu'ailleurs de considérer sa valeur comme directement proportionnelle à l'indifférence qu'elle rencontre, ou encore à l'incessante revendication de sa fondamentale « pauvreté ». Quelques critiques, dans cette progressive désertification, apparaissent comme des recours : leur travail est alors soumis à la pression, voire au pathétisme, qu'introduit, de la part des auteurs ou de leurs éditeurs, un surcroît d'attente. De par la diffusion et l'identité du *Monde*, Patrick Kéchichian n'est pas le moindre de ces recours, et le risque est grand, dans une telle situation, de confondre critique et action louable en faveur d'un genre menacé. On peut constater combien il s'efforce d'éviter ce piège, combien il distingue, parmi les livres qu'il retient, ceux qui l'atteignent dans la part profonde et ceux dont il reconnaît, de plus loin, l'important

ce objective : dans l'un et l'autre cas, jamais il ne consent à ce qui, chez trop de poètes aujourd'hui, ressemble au rôle assez bien appris de victime.

Ne pas dévoiler ce que cette position contrastée du critique à l'égard de la poésie doit à la foi, à la croyance, serait certainement plus « correct ». Mais comment séparer d'une intime conversion le type d'écoute dont Patrick Kéchichian nous restitue les traces ? L'auteur le plus affirmé ne peut qu'être dépossédé de lui-même, et le chemin des textes suppose un entrelacs d'amour et de crainte, parfois de haine, envers ce que produit aussi l'écriture : la tentation des idoles, le non-respect du mystère. Ce sont là des peurs et des fascinations, des naissances et des morts à soi-même, qui font l'acte d'écrire, et que Patrick sait rejoindre plus encore que transposer ou commenter parce que sa foi, assumée là où régulièrement il lit et écrit, ne le porte pas à l'arrogante célébration de quelque « bonne nouvelle » qui rendrait illégitimes l'angoisse, l'absurde, l'ambiguïté d'écrire. Et parce que, à l'instar du poète, le critique a ici beaucoup désappris, s'est laissé reconduire, par la lecture des œuvres, au désarroi fertile, s'est laissé désarmer, déposséder de tous ses instruments, pour les retrouver, plus adéquats et plus rigoureux, à l'issue du choc, témoignant envers les auteurs d'une forme véritable et non lyrique de fraternité : dans la lecture, la proximité se reconnaît et se nomme là où sans doute elle n'est pas encore. Patrick Kéchichian pourrait certainement écrire, comme Philippe Jaccottet : « plus je vais, moins je sais. » Mais il est différent de laisser entendre cela dans le cours d'une œuvre poétique et, comme il le fait, de l'écrire, au seuil de l'explicite, dans l'urgence d'un supplément hebdomadaire. Ce qui peut bien lui valoir salut et gratitude.

Patrick Kéchichian dans les rues de Lagrasse



Un autre visage de l'Amour

Une lecture du Banquet, deuxième partie.

par Marie-Claire Galpérine

Dans le discours de Diotime, il y a un tournant décisif. Il se situe très exactement en 206 b si on se reporte à la pagination internationale. Aucun éditeur ne l'a marqué et les interprètes de Platon ne semblent pas l'avoir aperçu. Le passage qui nous retiendra est présenté comme faisant partie d'un développement continu auquel Léon Robin, dans l'édition des Belles Lettres, a donné ce titre général : les bienfaits de l'Amour. En réalité il y a ici, sinon un changement de sujet, du moins une perspective radicalement nouvelle.

Quand Diotime demande au jeune Socrate ce qu'est « l'œuvre de l'Amour », il est incapable de répondre. Il ne comprend même pas la question. « Si je pouvais te répondre, Diotime, je ne serais pas en admiration devant ton savoir et je ne me mettrais pas à ton école avec l'intention de m'instruire sur cela même ! » L'entretien n'est plus ni ironique ni maïeutique. Il n'y a même plus de dialogue. Désormais, et jusqu'à la fin, la parole de Diotime est magistrale. Elle « révèle » au jeune Socrate ce qu'il n'aurait pu découvrir de lui-même. Constamment déconcerté il ne l'interrompra plus, sinon pour exprimer son étonnement.

Devant le désarroi de Socrate qui ne voit pas ce que peut bien être « l'œuvre de l'Amour », elle prend la parole avec autorité : « Eh bien ! c'est moi qui te l'enseignerai ! L'œuvre de l'Amour, vois-tu, est enfantement dans la beauté, selon le corps et selon l'âme. — Il faut de la divination, s'écrit Socrate, pour comprendre ce que peuvent signifier ces paroles et je ne devine pas ! » Il sera plus déconcerté encore quand elle ajoutera : « L'objet de l'Amour en effet, Socrate, ce n'est pas le beau, comme tu te l'imagines... — Mais qu'est-ce alors ? — C'est de procréer et d'enfanter dans le beau. — Allons donc ! » Nous sommes aussi surpris que Socrate. Et ce qui suit semble contredire tout ce que nous avons entendu précédemment.

Quel est cet Amour dont nous parle maintenant Diotime ? Est-ce bien le même Amour ? Il ne cherche pas à posséder, à faire sien, à dévorer son objet. Il ne meurt pas dans la jouissance du bien enfin possédé. Au contraire il s'épanouit et s'accomplit dans l'acte par lequel il fait

être ce qui auparavant n'était pas. C'est là l'œuvre de l'Amour. Son nom est création – *poiësis* – et les amants sont des « poètes ». La Beauté est ce qui suscite, éveille en eux ce désir d'engendrer. Elle n'est plus objet du désir, elle est médiation. Et la source du désir n'est pas le manque. C'est une plénitude intérieure.

Diotime invite le jeune Socrate à méditer sur ce caractère universel, propre à tous les vivants : la fécondité. « Tout être arrivé à l'état parfait engendre », dira Plotin, donnant au désir d'engendrer une extension plus large encore, en l'appliquant non seulement aux vivants mortels mais aux réalités immortelles et divines. Mais Diotime semble d'abord réduire l'Amour à la sexualité et le jeune Socrate ne la suit pas quand elle lui demande d'être attentif au comportement des animaux. Comportement remarquable dans la mesure où il ne naît pas de la réflexion mais exprime quelque chose de plus profond et de plus fort que la pensée, et antérieur à elle. « Est-ce que tu ne vois pas ce qu'il y a d'admirable dans les dispositions où sont toutes les bêtes quand les prend l'envie de procréer, pour ce qui regarde leurs mutuelles unions, puis le soin d'élever leur progéniture ? Ne sont-elles pas prêtes à se battre pour leurs petits, les plus faibles contre les plus fortes et à sacrifier leur vie ? Tu penses devenir un jour savant dans les choses de l'Amour et tu n'as pas idée de cela ! » Quel est cet instinct plus fort que la mort ?

En fait, loin de réduire l'Amour à la sexualité, Diotime nous fait voir dans l'Amour une force créatrice au cœur de la substance vivante elle-même, antérieure à la différenciation sexuelle. Avant d'assurer par la procréation la pérennité de l'espèce, l'Amour est ce qui fait l'unité et l'identité de chaque vivant, pris individuellement. « Cet être dont on dit que, de son enfance à sa vieillesse, il est le même, en vérité il n'a jamais en lui les mêmes choses. On l'appelle néanmoins le même, alors que sans cesse il meurt et se renouvelle, dans ses cheveux, dans sa chair, dans ses os, dans son sang, bref dans son corps tout entier ! » Freud parlera dans les mêmes termes que Diotime, de « l'Éros qui cherche à réunir les parties de la substance vivante, à maintenir leur cohésion ».

COLLOQUE

Diotime nous amène à penser l'Amour dans une perspective cosmique, celle du Devenir universel. Qu'est-ce, dans la pensée grecque, que le Devenir, la *genesis* ? En un premier sens, c'est la succession des existences mortelles, celles qui, sitôt venues à l'être se hâtent vers le non-être, celles pour qui le prix à payer pour accéder à l'existence, c'est la mort, selon la plus ancienne parole philosophique de l'Occident : la Parole d'Anaximandre. En un second sens la *genesis* c'est l'action d'engendrer. C'est là que Diotime fait admirer à Socrate le génie de l'Amour. La trouvaille d'Éros est celle du moyen — *mèchanè* — pour l'être mortel d'avoir part à l'immortalité. Ce moyen c'est la génération, la *genesis* qui est aussi *poïesis*, la puissance créatrice par laquelle le mortel produit de l'existence en sorte qu'incessamment, à la place de l'être ancien il en laisse un nouveau. C'est chose divine que l'action d'engendrer, c'est dans le vivant qui est mortel quelque chose d'immortel.

Ainsi l'Amour accomplit le vœu de ce qui, par essence, est périssable : accéder à une sorte d'éternité. Ce vœu est celui de la Nature entière. De tous les êtres qui passent, la puissance de l'Amour fait un tout qui ne passe pas. « Et quelle peut être cette force, si ce n'est Éros qui assure l'unité et la cohésion de tout ce qui existe dans ce monde ? » Si le désir d'éternité est bien l'essence de l'Amour, son « œuvre » la plus haute, c'est la pérennité du monde, non l'immutabilité divine, mais son « image mobile ».

Dans le dessein de la Nature, quel est le rôle dévolu à la Beauté ? « Une fécondité, vois-tu, Socrate, existe chez tous les hommes, fécondité selon le corps, fécondité selon l'âme, et, quand l'âge est venu, notre nature est impatiente d'engendrer. Or il lui est impossible d'engendrer dans la laideur... » Beauté et laideur sont accord et discord, nous dit Diotime, ce qui signifie que la Beauté unit et que la laideur divise et déchire. Si dans l'acte d'engendrer, il y a quelque chose de divin, cet acte ne saurait s'accomplir en ce qui est discordant. Car ce qui s'éloigne de l'Un s'éloigne du divin. Ainsi à l'approche de la laideur, l'être fécond se rétracte, se replie sur soi. « Il se met en boule. » Et il connaît une cruelle souffrance, celle de devoir retenir la force naturellement expansive qu'il porte en lui.

L'impatience d'engendrer — plus généralement l'impatience d'agir — est vécue comme une souffrance. C'est le mal d'amour que Platon a longuement décrit dans le *Phèdre*. Sous l'aiguillon de cette souffrance, celui dont on ne peut dire encore qu'il aime puisque son désir d'aimer n'a pas trouvé d'objet, se met en quête de la Beauté qui le

délivrera. « De là le prodigieux transport qui le saisit à l'entour du bel objet... l'apaisement délicieux qui le fait s'épanouir et engendrer... » La Beauté, comme une divinité bienfaisante qui préside à la naissance, délivre l'être fécond d'un douloureux travail d'enfantement. Ici les métaphores se brouillent. Et Platon l'a voulu. Il emploie indifféremment les deux verbes : engendrer et enfanter. Et le mot grec que nous traduisons par « travail d'enfantement » ne s'applique qu'à la femme. Curieusement la Beauté, ici personnifiée comme une divinité féminine, joue un rôle « maïeutique », celui-là même que s'attribue Socrate quand il déclare exercer à l'égard des âmes des jeunes gens l'art qu'exerçait sa mère à l'égard des corps des jeunes femmes.

Il n'y a pas à se demander si la fécondité dont il est question ici est masculine ou féminine. Elle est spirituelle. « Ceux dont la fécondité réside dans le corps, se tournent plutôt vers les femmes... Quant à ceux dont la fécondité réside dans l'âme... car c'est bien vrai qu'il y en a dont l'âme possède une fécondité plus grande encore que celle du corps... » Le ton s'est fait plus grave. Diotime va aborder la forme d'amour la plus purement grecque. De quoi l'âme peut-elle être proprement féconde ? Qu'est-ce qu'il lui appartient d'enfanter ? C'est la pensée, et toute forme d'excellence dont la pensée est le principe. « Or de beaucoup la plus grande et la plus belle forme de la pensée est celle qui concerne l'ordonnance des cités. Son nom est sagesse pratique ou justice. » Donner des lois aux hommes, c'est la tâche la plus haute que puisse assumer un mortel. Celui-là, s'il n'est pas un dieu, est un « homme divin ». Ainsi Lycurgue, Solon sont des poètes — des créateurs — plus qu'Homère et Hésiode. Le législateur est, pour les Anciens, l'homme le plus proche des dieux, s'il ne reçoit pas sa loi de Dieu même. Divin, non pas seulement parce que la création — *poïesis* — et l'amour qui l'inspire sont choses divines, mais parce que « l'œuvre », le *poème* qu'est la cité est une image divine. Le philosophe la façonne, comme un sculpteur, les yeux fixés sur un modèle divin, sur « ces réalités qui ne commettent ni ne subissent l'injustice » auxquelles les relations humaines doivent ressembler. Or un homme qui a un « naturel philosophe », dont la nature est élan vers le Beau, porté à rechercher dès son plus jeune âge la chose la plus belle et la plus divine, la sagesse, l'âge venu, est, lui aussi, comme les amoureux des beaux corps, impatient d'engendrer ; lui aussi il se met, de-ci de-là, en quête de la beauté dans laquelle il pourra engendrer. Il est donc naturellement épris de toute

beauté, et d'abord de la beauté corporelle. Mais comme c'est son âme, plus que son corps, qui est impatiente d'engendrer et que c'est de pensées et de paroles qu'une âme est féconde, il cherche une âme belle, bien née, généreuse, apte à devenir philosophe, capable de se laisser féconder par une parole philosophique. Et s'il arrive que la beauté de l'âme soit unie à celle du corps, il n'est pas de « délire d'amour » comparable à celui qui s'empare alors de l'âme du philosophe.

Cet amour est celui du maître pour le disciple. C'est la beauté de l'aimé qui éveille l'âme du philosophe, qui dilate, qui étend son pouvoir d'agir, fait qu'elle « surabonde de pensées et de paroles » sur ce que l'homme doit être, ce qu'il doit faire, ce qu'est une vie vraiment humaine. La tâche du maître tient tout entière dans le beau mot grec de *paideia* qu'on traduit généralement par éducation. L'œuvre de l'Amour c'est d'abord l'œuvre de celui qui aime. Sa fin est d'instaurer dans l'âme de l'aimé ce bel ordre qu'est la justice. Mais la cité en est l'image agrandie. C'est pourquoi l'Amour ne trouve son achèvement, n'atteint sa perfection que dans l'œuvre commune de l'amant et de l'aimé et cette œuvre est « politique ». On ne pouvait élever plus haut l'Amour masculin. En son essence même un tel Amour est chaste car il ne vise pas le plaisir mais la création. « Telles sont les choses d'amour au mystère desquelles tu peux sans doute être initié, Socrate. Quant à l'initiation parfaite et à la révélation finale... je ne sais si elles seraient à ta portée... » Ce langage est celui des « Mystères » grecs. Le chemin qui reste à parcourir est celui qui mène à « l'épopotie », à la vision finale qui est celle du dieu présent au fond du sanctuaire. Quel est ce chemin qui mène « d'ici-bas là-bas », des beautés de ce monde au Beau absolu ? « Tâche de me suivre, si tu en es capable... » Désormais c'est la prêtresse inspirée qui parle et elle trace la route. C'est une montée, et elle se fait par paliers successifs. Toutes les choses belles ne sont pas belles au même titre. Elles ne sont pas sur le même plan. L'âme doit apprendre à reconnaître les différences de valeur et leur hiérarchie. Il lui faut un maître. Elle n'atteindra pas le but si elle n'est pas bien dirigée. La pédagogie amoureuse commence dans l'enfance. Elle ne consiste pas à détourner l'âme de la séduction du corps, ni à fuir tout attachement. « Ce qu'il faut, c'est en vérité commencer dès le jeune âge à s'orienter vers la beauté corporelle, et n'aimer qu'un seul beau corps. » C'est un premier attachement. Il inspire la pensée et la parole. En restant sur le plan de la beauté sensible, le maître fait philosopher son disciple sur le singulier et l'universel. Il l'amène à reconnaître que « la beauté qui réside en un

corps est sœur de la beauté qui réside en un autre ». C'est concevoir l'unité, l'identité à soi de l'Idée du Beau, dans son universalité et ne pas la confondre avec la multitude des choses belles dont chacune est singulière. Former celui dont les sens et l'intelligence s'ouvrent en même temps, c'est faire de celui qui aime « un amoureux de tous les beaux corps » et par là le détacher de l'amour d'un seul.

Le plan supérieur est celui de la beauté des âmes et là, le maître apprendra au disciple à reconnaître que « l'âme est plus précieuse que le corps ». Et il apprendra à aimer une âme belle, même si elle est unie à un corps sans beauté. On reste sur le même plan quand on considère la beauté dans la conduite et la manière de vivre des hommes. C'est le plan « politique ». Mais dans l'âme ou dans la cité, c'est toujours la même Beauté.

On passe à un plan supérieur quand on aborde la région immense de la beauté des sciences, ce que Platon appelle « l'Océan du Beau ». Vivre alors pour l'âme, c'est se mouvoir dans l'intelligible, s'en « nourrir » (c'est l'image qu'emploie Platon dans le *Phèdre*) et ne cesser d'enfanter des pensées toujours nouvelles. C'est la vie philosophique dans sa liberté souveraine et son inépuisable fécondité.

Celui qu'« une droite conception de l'Amour des jeunes gens » aura conduit jusque-là, « apercevra soudain une Beauté d'une nature merveilleuse... Beauté qui n'est pas belle sous un rapport, laide sous un autre, belle en un temps, laide en un autre, belle en un lieu, laide en un autre, belle pour les uns, laide pour les autres... Beauté qui n'est pas celle d'un visage... ni celle d'un discours ou d'une science... » Beauté au-delà de toute forme, même intelligible. L'Absolu, la Beauté divine elle-même, se donne à « voir ». C'est « la fin du voyage ». L'amant et l'aimé ont atteint l'ultime objet de leur mutuel Amour : la contemplation de l'Aimable absolu. Aucune âme humaine ne peut faire seule ce voyage. Il faut suivre un Maître. Il faut être aimé.

Platon nous a découvert un autre visage de l'Amour : celui de l'amant des âmes. Est-ce une figure démonique ou une figure divine ? Et cet amant est-il Socrate ? ■

1. Freud, *Essais de psychanalyse*, 1^{re} partie, chap. 6, note 1.
2. Freud, *Essais de psychanalyse*, 2^e partie, chap. 4.

PORTRAIT

Qui en occit tant ?

Claude Mesplède, invité à 18 heures des rencontres de l'abbaye, encyclopédise la Série Noire depuis plusieurs années. Un de ses « articles » préférés, Didier Daeninckx, dresse ici son portrait.

Il y a une cinquantaine d'années, Marcel Duhamel demanda à son pote Jacques Prévert de lui dégoter un nom pour la collection de romans « durs à cuire » qu'il s'apprêtait à publier chez Gallimard. La guerre terminée, les hécatombes étaient principalement dues aux chutes d'avions, et Prévert ne fit que déplacer le titre générique des gazettes pour le coller sur la une de couverture, au-dessus du logo de la NRF : « Série noire ».

Ce n'est donc pas tout à fait le hasard qui a conduit Claude Mesplède, ouvrier à Air France à devenir l'un des principaux exégètes de cette collection, de ses deux mille cinq cents titres et de ses neuf cents auteurs. Né six années avant la dame noire de ses pensées, Claude Mesplède vit près de Toulouse dans une maison envahie par les amis, les cassettes de films crépusculaires, les tranches cartonnées jaunes et noires. L'ordinateur branché en permanence avale les données contenues dans d'innombrables chemises. Chaque jour le courrier amène son lot de missives aux timbres exotiques : un auteur californien vient de pondre une nouvelle policière sur les dessous du base-ball néo-zélandais, tel autre a décidé de changer de pseudo pour échapper aux récupérateurs de pensions alimentaires.

En 1982, les éditions Futuropolis publient un pavé de cinq cents pages signé Claude Mesplède et Jean-Jacques Schléret : *S.N. Voyage au bout de la Noire*, qu'un additif vient compléter trois ans plus tard. Tout ce que vous n'imaginiez pas que l'on pouvait savoir sur la « Série noire »... Plus tard, c'est un livre pour enfants, chez Syros « Souris noire », *Pas de peau pour miss Amarilyn*, avant de donner aux éditions Encre une somme en cinq volumes *Les années Série Noire* où l'on s'aperçoit que même en ayant tout lu, on ne savait rien ! Pour s'occuper, entre deux encyclopédies, Claude Mesplède participe à tout ce qui s'organise autour du roman et du film noirs, livre des chroniques aux revues *813*, *Enigmatika*. En octobre prochain, il cosignera avec Michel Lebrun une anthologie de la nouvelle noire et policière, aux éditions de l'Atalante. Pendant ce temps-là de nouveaux romanciers composeront de nouveaux textes, de nouvelles nouvelles... Pas pour la gloire littéraire, non, c'est juste pour le forcer à mettre en chantier le sixième volume des années Série noire !

Didier Daeninckx

Crime électronique à Lagrasse

« **C'est** l'histoire d'un électronicien qui est licencié de sa boîte, et qui se réfugie dans les Corbières, à Lagrasse... »

Jacques Joulé, le patron de l'Hostellerie Charlemagne est un des habitants du village dont la photo et le curriculum vitae ont été livrés à l'inspiration maline des auteurs de romans policiers qui, dans le cadre de Corbières Noires, imaginent chaque jour une nouvelle noire et locale. Comme les seize autres personnages, volontaires pour faire leur entrée dans la fiction, il se précipite tous les matins sur le journal pour découvrir le sort qui lui est réservé. Mais pendant les longues heures passées debout devant ses fourneaux, Jacques Joulé a eu le temps de tourner et de retourner dans sa tête les contraintes du genre. Et hier matin, il a touché au but.

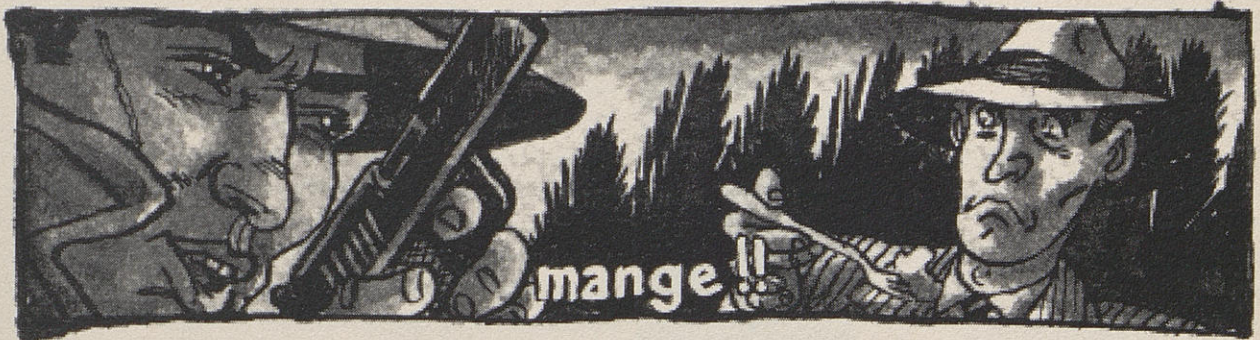
« J'ai pas le temps, mais j'ai trouvé une histoire ; quelqu'un devrait l'écrire ! Le type est donc à la rue, il s'installe ici, avec le RMI, et sombre, petit à petit. Un jour, il voit arriver des fous qui organisent un grand festival autour du livre, avec le Cru Corbières et Rank Xerox. Le problème, c'est que c'est de Rank Xerox qu'il a été licencié. Et c'est sur cette machine, la DocuTech, qu'il devait travailler. Alors il disjoncte, mais au lieu de tuer les gars de Rank Xerox, ou les organisateurs du Banquet, il va supprimer la machine, doucement, avec précaution, parce qu'au fond, il l'aime avec passion. Il injecte un virus, très complexe, et pendant tous les premiers jours, le journal ne peut pas sortir, à cause des galères techniques... »

Merci pour nous. A part ça, pour la rédaction, il y a un amateur ?



Le BANQUET noir

Samedi 12 Août à 21H00 Aux ETOIRIS



MENU

ENTRÉE: IL N'Y AURA PLUS DE CAVIAR

PLAT: LES FRANGINS DE PIGALLE ET LEURS DAMES EN HABIT

DESSERT: UN CORBILLARD POUR MISS CHARLOTTE

et du Raisiné
(COMME S'IL EN PLEUVAIT...)

100 Balles PAR PERSONNE

RÉSERVATIONS : POINT ACCUEIL BOULEVARD
DE LA PROMENADE et PAR TÉLÉPHONE: 68 24 05 75

UN SIÈCLE D'ÉCRIVAIN CINÉMA AUX ÉTOILES

Chester Himes

De lui, il voulait qu'on parle non pas comme d'un « auteur noir » mais plutôt comme d'un « être humain » décrivant sa révolte et criant sa soif d'évasion.

C'est ce « Chester Himes en noir et blanc » que l'on suit dans le film de Michel Lebrun, réalisé par Godwin Djadja.

Film musical à l'improbable frontière entre le jazz et le blues Chester Himes nous emmène à la suite de l'auteur, de Saint-Germain-des-Prés en 1950 à Alicante.

De son enfance paisible dans la bourgeoisie noire du Missouri, Chester Himes ne laisse rien paraître dans ses écrits.

C'est de son passage en prison, de 19 à 26 ans, que date son entrée en littérature : il y découvre Hammet, Chandler et Dostoïevski, et publie ses premières nouvelles.

Le retour à la liberté est difficile. Chester Himes profite du succès de *Lonely Crusade* en France pour y débarquer en 1953. Marcel Duhamel l'engage alors dans la Série noire où paraissent *La Reine des pommes*, *Retour en Afrique*, *L'aveugle au pistolet*.

Le public français découvre alors l'univers poisseux, la folie qui emporte Harlem quand la chaleur, la misère et la drogue tourbillonnent dans les arrière-cours des hôtels borgnes.

Au milieu de cette humanité en débâcle, deux policiers noirs — Ed Cercueil et Fossoyeur Jones — rappellent en permanence l'absurdité de certaines existences. Payés par les Blancs pour faire régner leur ordre, ils exacerbent les plaies de leur cité au point d'en faire jaillir des éclairs de vérité. Mais celle-ci est accessoire car toujours rattrapée par le burlesque. Dans cette bouffonnerie où l'intrigue et les rebondissements sont tels qu'on y mélange parfois assassins et victimes, Chester Himes ne poursuit qu'un but, dévoiler l'injustice des rapports entre Blancs et Noirs dans la société américaine.

17 h, cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.

Toni

Il eût été impensable de prévoir une programmation sur le thème « le cinéma et la terre », en abordant ainsi la question centrale de l'humanisme (quand bien même ce terme puisse paraître désuet), sans se référer à l'œuvre de Jean Renoir. *Pather Panchali*, de Satyajit Ray, déjà appelle le souvenir du *Fleuve*, ce pur chef-d'œuvre tourné en Inde par Renoir en 1950, film « de la connaissance absolue » (selon Rivette), film où « l'écran n'existe plus : rien que la réalité » (selon Bazin). *Des souris et des hommes*, *Les Moissons du ciel*, à côté de ce qu'ils doivent à Steinbeck ou à d'autres romanciers américains, rappellent aussi le séjour de Renoir aux USA, de 1941 à 1950, où le cinéaste s'applique durant sept tournages à faire don de sa générosité, de son intention, où il conçut, dans tous les genres, des films que peu surent regarder à l'époque, dont cet *Homme du Sud* qui rappelle, par ses accents réalistes, *Les Raisins de la colère*, de John Ford, et qui par son thème et son fond tragique ne peut pas ne pas évoquer *L'Île nue*.

Toni est avec *L'Homme du sud*, le seul film directement lié au thème de la terre dans l'œuvre de Renoir. Cinéaste de la ville, lieu à partir duquel il analyse l'adaptation de ses personnages déracinés, il emporte cependant parfois ses personnages « à la campagne » (*La Règle du jeu*, *Une partie de campagne*, *Le Déjeuner sur l'herbe*...) pour les regarder évoluer ailleurs, hors des conventions citadines. *Toni* fut tourné, trois ans avant *Regain* avec des acteurs et des techniciens de l'équipe de Pagnol, entièrement en extérieurs dans le Midi. Renoir tenait Pagnol pour le plus grand cinéaste du moment et, après l'échec de *Madame Bovary* en 1933, Pagnol redonna une chance au réalisateur parisien en produisant ce film, précurseur du néo-réalisme italien.

François Truffaut, ami et élève de Renoir, écrira à propos de *Toni* : « *Toni* est l'un des cinq ou six plus beaux films sur la fatalité », faisant allusion au prologue du film : « L'action se situe dans le Midi de la France, là où la nature détruisant l'esprit de Babel sait si bien opérer la fusion des races ».

Et cette phrase ne résume-t-elle pas l'esprit même de tout ce Banquet du livre ?

22 h, cour de la cave coopérative, 25 F.

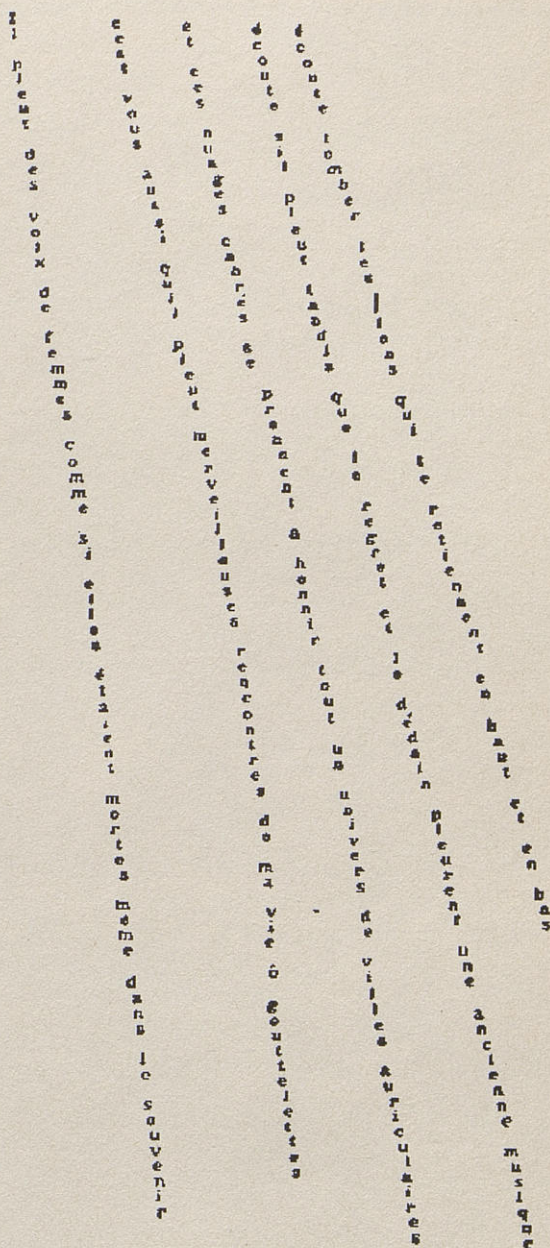


La pluie sur Lagrasse

par Jean-Jacques Salgon

Tout m'est familier et tout m'est étranger, comme dans un cauchemar, et je marche dans le village désert. Il pleut. Je ne sais plus quel écrivain disait : « si vous voulez dire qu'il pleut, dites qu'il pleut ». Eh bien, il pleut. Et pas des voix de femmes comme si elles étaient mortes même dans le souvenir. Il pleut de la pluie, de la vraie pluie qui mouille et traverse mon K-Way. Nous sommes au mois de juin. La veille, j'ai une fois de plus décliné l'offre de lire mes textes car je ne sais pas lire à haute voix et encore moins parler. Alors, sous cette pluie, tandis que je parcours les rues désertes, je sens s'évanouir en moi toute l'architecture des mots et du langage. Quelque chose défaille que la pluie emporte. Je voudrais qu'elle emporte toute ma personne et que je puisse me dissoudre en cette météorologique dépression. Je voudrais pouvoir être aussi fluide et atomisé que ces milliers de gouttes, mais mon corps résiste de la même manière que les murs de ces maisons, que leurs toits, que les pavés ronds des ruelles, que la peinture des enseignes, que tous ces volets qui ruissellent mais ne fondent pas. Je me promène dans quelque chose qui résiste à la pluie et me force à imaginer un avant et un après où le soleil aurait chassé la noire mélancolie qui m'accable et restauré l'éclat glorieux des bâtiments, fait resurgir la vie au seuil de chaque porte. Mais c'est ainsi, et je suis condamné à ne pouvoir que présumer de la beauté des lieux, à me confondre et tout à la fois m'affronter à la disgrâce d'un Sud devenu soudain pour moi si violemment inopportun.

Je sais que ce matin-là, quand j'ai poussé la porte de la maison où je venais de passer la nuit, je me suis promené dans un cauchemar, un cauchemar qui me ressemblait et ne me ressemblait pas. Un cauchemar d'autant plus poignant qu'il portait l'écho d'un bonheur bafoué et d'une enfance perdue. Je me suis perdu sous la pluie de Lagrasse et mon corps a continué sans moi le chemin. Je voudrais que cette pluie n'ait servi qu'à me faire éprouver l'outrage violent de n'être plus qu'un corps afin qu'un jour je puisse trouver dans le souvenir de cette injuste et cruelle dérélition la force d'une future résistance. Et si ces heures sombres que j'ai vécues — celles d'une fatalité muette, d'une âme et d'un esprit dévastés — ne l'ont été que pour moi, que la pluie de Lagrasse soit aujourd'hui remerciée de m'avoir accompagné si

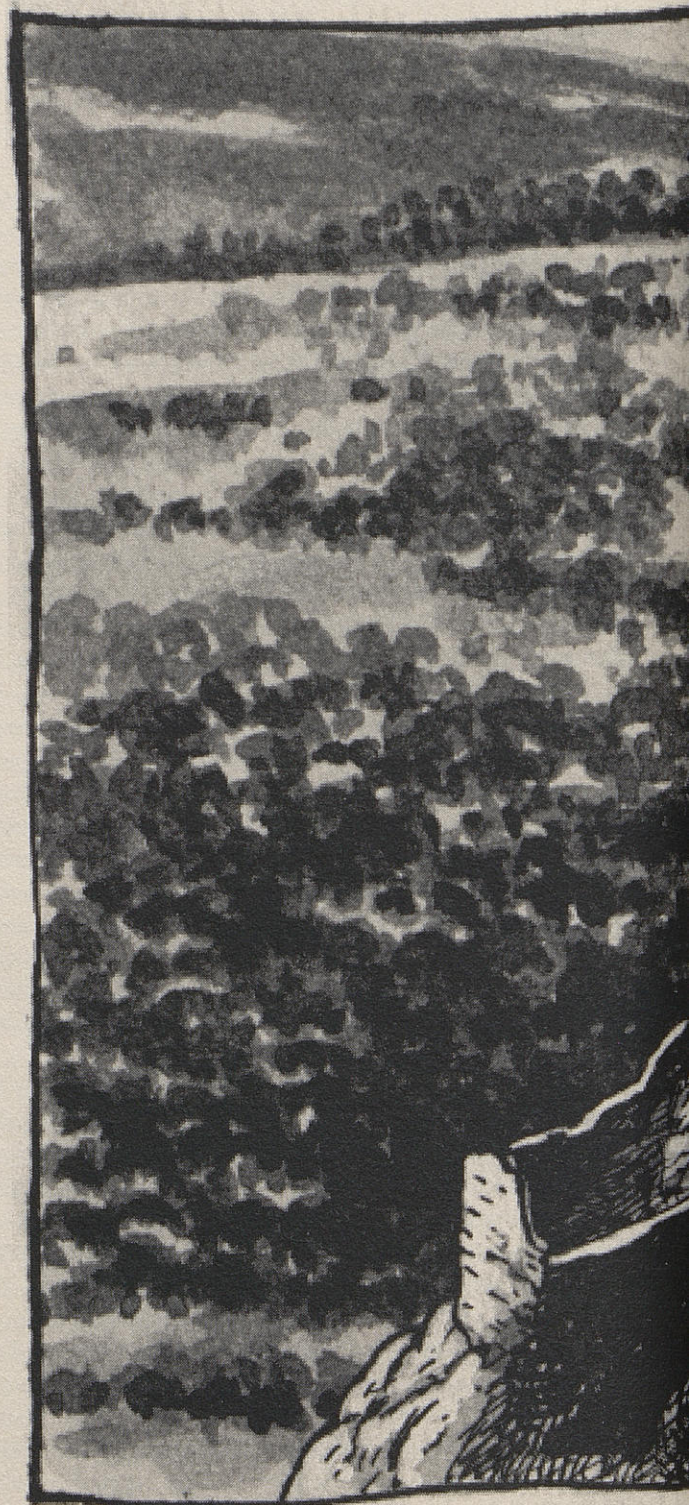


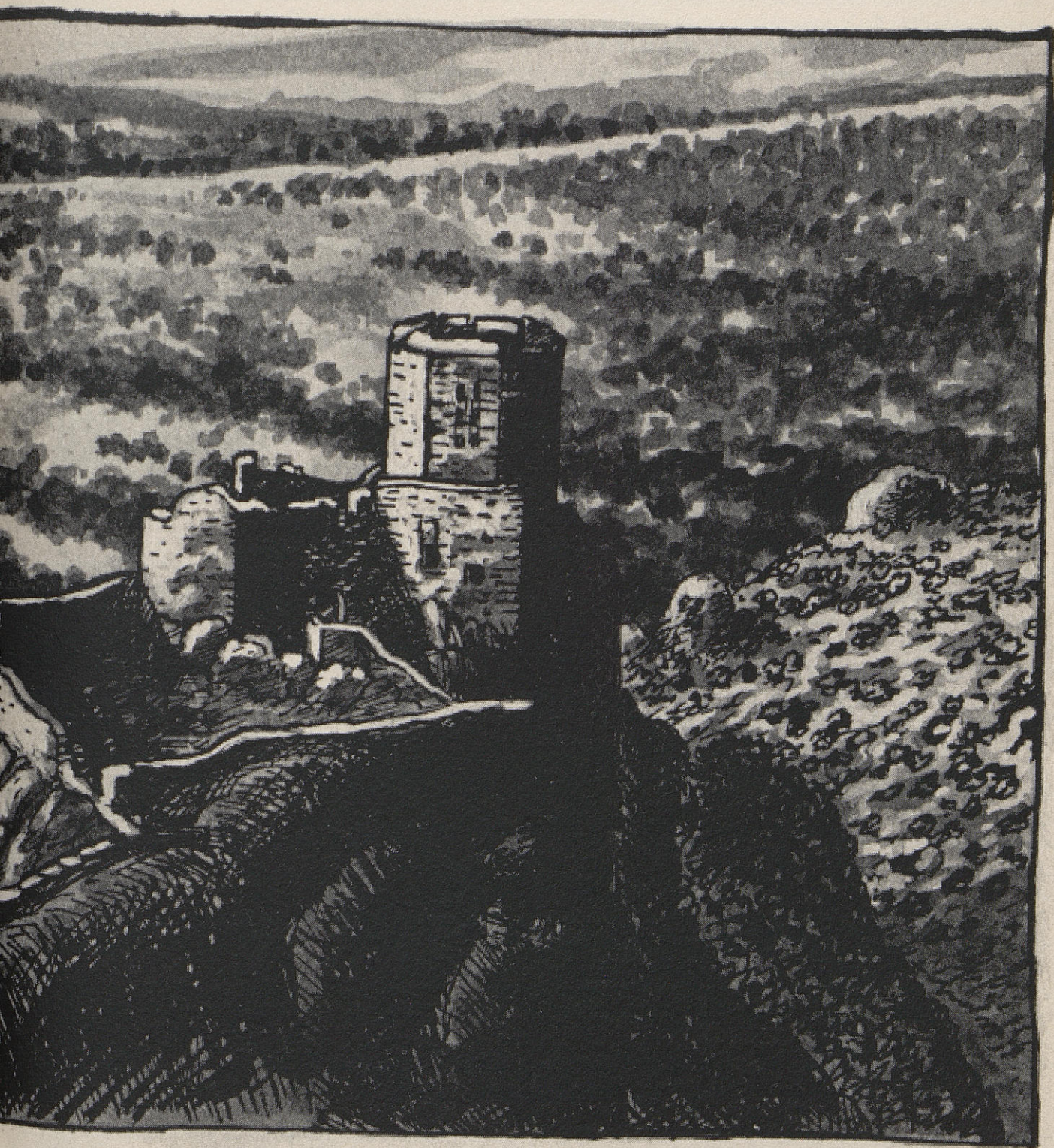
près du gouffre, en ce lieu sombre et sans visage où se rassemble et se fortifie le cœur meurtri et humilié de tous les réprouvés.

Paris, le 15 mai 1995.

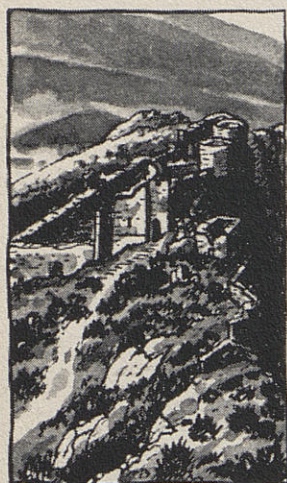
Quéribus

*Des fables
de Cucugnan
aux derniers
résistants cathares,
le terroir de l'histoire
et des mémoires.*





Col de Grès, col de la Croix-Dessus, col du Tribi. En cinq kilomètres, les lacets se resserrent autour de la route blanche. Elle monte, replonge brièvement pour grimper à nouveau. Vous n'êtes pas dans une étape pyrénéenne du Tour de France. Vous entrez dans le terroir de Quéribus. Tout autour, la garrigue et les bois défendent leur territoire pied à pied devant les quelques vignes qui s'aventurent. Sur les hauteurs, le grand château de Peyrepertuse, navire de pierre grise échoué sur les ruines de la montagne dans lesquelles il se confond. Et le paysage grandiose vous mène sur une tout autre planète.



L'histoire de Peyrepertuse est une des plus étranges de ce Sud-là. C'est, en plein pays cathare, une des rares citadelles à n'avoir pas subi les coups de la croisade contre les Albigeois. Le comte Guillaume de Peyrepertuse avait pourtant fait le pèlerinage de Montségur, prouvant ainsi son ralliement à la foi cathare. De la même manière, il avait très vraisemblablement rallié la révolte de Trencavel, lors de ce qu'on a coutume d'appeler la « seconde croisade ». Pourtant, il fait, sans condition, allégeance à

Simon de Montfort, le chef des croisés, et en 1239, vend même le château au roi de France. Pourtant, à sept kilomètres de là, l'autre grande place de la région, Quéribus, résiste encore. Elle tiendra jusqu'au bout, seize ans de plus, jusqu'en 1255 où les derniers Purs, réfugiés là depuis la chute de Montségur, sont capturés et massacrés.

Dans le beau village voisin de Duilhac, on se contente de noter que le château « a été épargné et vendu » pendant la croisade. Ce n'est pas parce qu'on attire les touristes grâce à cette histoire qu'on est obligé de mettre le doigt sur ce qui pourrait fâcher. Et après tout, les historiens eux-mêmes sont plutôt discrets. Alors...

« Quiconque en boira, qu'amoureux il devienne. » C'est une citation du grand Ronsard qui vous accueille à Duilhac-sous-Peyrepertuse. Une phrase gravée sous une immense roche en surplomb, au-dessus de quatre gros tuyaux de cuivre, d'où l'eau de la montagne jaillit dans des vasques de pierre couvertes de mousse : la Fontaine des amoureux, juste à l'entrée de ce minuscule village, perdu dans les oliviers et les chênes. L'eau suit son chemin sous la roche, alimente un lavoir de dix mètres de long. Juste à côté, des escaliers de pierre se fauillent au cœur du village, couvert de fleurs et de lierre. En face de l'église, le boulodrome, parfait, certainement le plus

beau du monde pour ce qui est du point de vue : le château est là, tout en haut, dont les fantômes contemplent à jamais les raspailles et les carreaux.

« C'est plus facile de vivre ensemble quand on est peu nombreux, quand tout le monde se connaît. Mais ça a les inconvénients de cet avantage. Moins il y a de monde, et moins on a de chance de rencontrer quelqu'un qui vous pousse, qui vous aide à aller plus loin... » A six kilomètres de là, dans la vallée, juste en-dessous de son village de Cucugnan, Jean-Pierre Lenthéric arrête son tracteur derrière le cellier moderne du Domaine du Révérend. Les journées sont

étouffantes, et il vaut mieux commencer à l'aube pour échapper à la canicule. Installé depuis vingt ans sur ces terres de l'extrême Corbière, il jette sur les châteaux un regard pragmatique. « Franchement, ça aurait été dommage de ne pas profiter de cette histoire, de tous ces gens qui passent sur les routes cathares. On a hésité à faire un terroir si petit : trois communes, deux caves coopératives — celle de Padern et celle de Cucugnan — et deux particuliers qui mettent en bouteille. On sait bien qu'on aura peut-être des problèmes pour se faire connaître, avec un volume de production aussi réduit, mais l'aventure vaut le coup d'être tentée ! »

On verra bien ! Le terroir de Quéribus est de loin le plus petit de toute l'appellation Corbières. Cinq ou six cents hectares, vingt mille hectolitres d'un vin plus rond, moins dur, aux tanins plus fins, « peut-être à cause des nuits fraîches que nous avons par ici, et qui ralentissent la maturation ».

En escaladant la côte qui mène au cœur du village de Cucugnan, Jean-Pierre Lenthéric se retourne vers l'horizon. Ce n'est pas pour vous montrer, juste derrière la colline, le bec de pierre qui dépasse, rostre gris sur le bleu du ciel : l'extrémité gauche du château de Peyrepertuse. C'est plus bas, contre le coteau, qu'il vous indique cette vigne incroyable, de vieux Carignans, plantés là « juste après le phylloxéra », dont les manques ont été, un à un, remplacés par les anciens, et qui vous charpentent des vins comme pas deux. D'un seul coup d'œil, on embrasse aussi, ça et là entre les vignes et la montagne, la tache régulière et sale des friches, parcelles arrachées au fil des ans derniers, par ceux qui n'ont pas pu tenir. Et l'on mesure l'extraordinaire difficulté des années qui viennent de s'écouler, comme l'on goûte différemment l'en-



thousiasme et la détermination de ceux qui sont restés. Le village de Cucugnan est en train de se refaire une vraie beauté. Au coin des passages étroits, des escaliers de pierre qui grimpent entre les maisons jusqu'au sommet de la colline, de petits groupes s'affairent. Un homme plante des fleurs dans les jardinières neuves, et cinq ou six autres, goguenards, donnent leur avis, pas forcément le même, sur l'alignement des mottes. On n'est pas loin de Daudet, ou d'Achille Mir, on ne sait pas trop : c'est Daudet qui rendit célèbre Cucugnan et son curé. Mais c'est le félibre audois Achille Mir qui en reven-

diqua bruyamment la paternité, accusant le plumitif de Fontvieille de lui avoir volé son histoire, écrite en langue d'oc quelques années plus tôt. En fait, « le curé de Cucugnan » est certainement une des multiples histoires qui se promenaient, de bouche à oreille, de veillées en galéjades, dans le Languedoc de la fin du siècle dernier. Et chacun de la raconter à sa manière, de la faire sienne comme il se doit. Comme l'écrivain et conteur Henri Gougaud,

qui en a écrit la dernière version, à la demande des habitants de Cucugnan : au centre du village, le joli Théâtre Achille Mir présente toutes les quinze minutes un spectacle très original qui mêle les habitants du village actuel et la vénérable histoire. A quelques pas de là, dans la petite église joliment restaurée, une vierge en bois polychrome, du début du dix-septième siècle, veille à son tour sur les paroissiens. Elle est tête nue, les cheveux sur les épaules, elle se tient légèrement déhanchée, mains jointes levées sur son ventre qui s'arrondit exagérément

sous de lourds tissus plissés. Pas de doute, elle est enceinte ! Si, dans la peinture, on connaît plusieurs représentations de vierges enceintes, il n'existe que deux ou trois statues de la sorte en Europe. C'est ce qui, en plus de la réussite artistique de l'objet, en fait sa grande valeur. Il y a quinze ans, des trafiquants d'objets d'art arrachèrent la grille qui la protégeait, et emportèrent avec eux la vierge de Cucugnan. Un mois plus tard, alors que le village hésitait à s'en remettre, le maire, Jean-Marie Mounié, reçut un coup de téléphone de la gendarmerie : « On vient de retrouver votre statue dans une consigne de la gare de Lille. On a arrêté le gars juste avant qu'il passe en Belgique. Mais on voudrait bien remonter la filière. S'il vous plaît, pas un mot, à personne ! » Pendant trois mois, Jean-Marie Mounié répondit de manière évasive à ses administrés qui, régulièrement, l'interrogeaient : « C'est fichu, maintenant, on ne la retrouvera plus ! » Le maire soupirait, conseillant à tous, d'un air absent, de ne pas trop s'en faire... Ce qui fait que le jour où la vierge fut officiellement retrouvée, et où circula le bruit qu'il

était au courant depuis un bon moment, une partie des habitants de Cucugnan le soupçonna d'avoir organisé le rapt pour faire parler du village. « L'an dernier encore, raconte le suspect, un voisin m'a dit : Allez, maintenant, ça fait quinze ans, tu peux bien nous le dire ! C'était toi ? » Daudet, ou Achille Mir ?

La vierge est aujourd'hui bien à l'abri, derrière un verre conçu par un saint moderne spécialiste du genre, saint Gobain. Elle penche doucement la tête, assoupie sur trois alarmes différentes. Sainte Agathe, patronne de la petite église, et dont la magnifique statue trône non loin de là au-dessus de l'autel, est spécialisée, elle aussi, dans la prévention des catastrophes naturelles. Elle est réputée éloigner la foudre, la grêle et les inondations. Restent les hommes. Sur la route qui va de Padern à Tuchan, un défilé ferme vers l'orient ce territoire des dernières batailles. Le château de Padern, occupé pendant la croisade, veille sur le petit village, au cœur duquel les deux rivières, Torga et Verdoble, se mélangent bruyamment et partent se faufiler dans le chaos des roches blanches, au fond du précipice. Dans le lointain, le château de Quéribus se découpe sur la crête. Son image raconte, inlassablement, l'histoire de ceux qui meurent pour leur foi. Une histoire par delà les siècles, qui n'en finit pas de se répéter.



Les vins du Terroir de Quéribus

— Les rouges aux reflets vermillon ou à nuance cerise se caractérisent par leur puissance aromatique de framboise et cassis, se développant tout en complexité et en ampleur sur des notes finales de cacao ou de café grillé. Généreux, ronds et veloutés, ils possèdent une structure tanique de belle intensité, fine et élégante.

— Amples et équilibrés, les blancs pâles aux reflets jaunes développent des arômes de fruits mêlant poire et ananas, avec des finales florales.

— Les rosés pâles sont d'une belle finesse aromatique. Les arômes de fruits rouges, frais et désaltérants, prédominent.

DÉCOUVERTES

De quelques arbres des Corbières

(suite)

par Patrick Valette, technicien forestier
à l'Office National des Forêts

Nous avons fait connaissance hier avec les chênes ; aujourd'hui, c'est le tour des résineux — pin d'Alep, pin pignon et cyprès — et de l'olivier.

Le pin d'Alep

Le régime frugal de cette essence méditerranéenne typique lui permet de s'adapter parfaitement sur nos sols dégradés : résistant à la sécheresse, peu exigeant pour le sol (mais il préfère les sols calcaires !), il colonise naturellement les espaces vierges, même les plus ingrats. Souvent mal aimé, à cause de sa vulnérabilité aux incendies, il est pourtant l'allié des forestiers car il a permis le reboisement de nombreux terrains incultes. Son seul point faible : il craint le froid... mais peut-on vraiment lui en vouloir ?

Ses aiguilles sont groupées par deux ; elles sont souples, longues de 6 à 10 cm, vert-gris. Son port est souvent tortueux et la taille des arbres n'excède pas 15 à 20 mètres dans les Corbières.

Le pin pignon

Plus connu sous le nom de pin parasol, c'est vraiment l'arbre du Midi, celui qui incite à faire la sieste sous son ombrage. Sa frugalité également en fait un vrai méditerranéen ! Ses aiguilles, groupées par deux et longues de 10 à 18 cm, sont d'un vert glauque. Son port — en boule puis en cime ample aplatie — en fait une espèce très appréciée dans le paysage : il est utilisé comme arbre d'ornement depuis l'Antiquité. Ses fruits, en forme de gros cônes, contiennent des graines, les « pignes », très prisées en pâtisserie.

Le cyprès

Sa silhouette élancée et altière en fait l'âme de notre région. Ses feuilles sont en fait de petites écailles opposées. Très répandu comme arbre d'ornement, il est utilisé comme rideau brise-vent ou, dans les reboisements, pour son aspect paysager — pyramidal ou fastigié lorsque les branches se redressent contre le tronc.

L'olivier

Ce noble végétal au feuillage argenté, venu de Grèce,



occupait il y a deux cents ans une surface importante dans la région : l'olivette était partout présente et marquait le paysage. Apprécié pour ses fruits riches en huile et son bois, il a sans doute été introduit ici cinq ou six siècles avant J.-C. Ce sont probablement les froids rigoureux qui sévissent cycliquement dans nos régions qui l'ont fait disparaître pour bonne part. ■

Sortie pédestre : mercredi 9 août

Les Corbières cathares

Sur une crête qui est un belvédère naturel permanent, donnant sur le relief chahuté des Corbières, la découverte « aérienne » du château de Villerouge-Termenès, symbole de la tragédie cathare.

A ne pas rater, sous peine d'être déclaré hérétique !

Lieu de rendez-vous : point d'accueil sur la promenade, à 10 heures précises (un trajet en voiture de dix minutes est nécessaire pour se rapprocher du lieu).

Prévoir des chaussures confortables, un couvre-chef et un demi-litre d'eau par personne minimum.

Pour partir vous-mêmes en balade dans le département de l'Aude, en parcourant 40 itinéraires qui vous permettront de découvrir abbayes, dolmens, châteaux, sites oubliés et, bien sûr, le patrimoine naturel, il vous faut lire :

Les plus belles balades dans l'Aude. 40 itinéraires pour baladeurs curieux.

Textes et cartographies de Patrick Valette, photographies de Jacques Drelon.

Publié par Les Créations du pélican. Prix : 155 F.

EXTRAITS

Anaïs Nin

Comme un jour il s'était plaint du grand effort qu'il devait fournir pour ouvrir la bouteille de vin, ôter le bouchon, trouver un verre et s'asseoir pour le boire, en manière de plaisanterie (car nous n'avons jamais discuté ouvertement de son penchant pour la boisson), je fis un jour mon apparition avec un petit tonneau de vin rouge. Je le posai sur sa table en disant : « Tout ce qu'il te reste à faire maintenant, c'est à t'étendre au-dessous et tourner le robinet ! » [...]

Rango en quête d'ivresse et de rêve. Rango, avec un litron dans sa poche arrachée, se précipitant à des réunions politiques, et moi sanglotant au film des marins de Kronstadt. Héroïsme, l'héroïsme de mourir, mais jamais l'héroïsme de vivre, de défendre le monde personnel, l'âme. Mon univers personnel tient bon, mais cela devient plus difficile de le conserver en vie. Nous allons tous nous perdre, tout comme les gens se sont perdus au moment de la révolution russe. [...]

Rango, dans son enfance et son adolescence, a vu les catholiques se flageller jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'extase. Il demande les mêmes méthodes violentes pour parvenir à l'extase. Le sacrifice.

Il dit que je suis païenne et lui chrétien. Il dit qu'il aime le vin rouge comme le sang du Christ et que j'aime le vin blanc qui est le breuvage de Bacchus. [...]

Rango, le rieur, le paresseux, le débonnaire, qui aime la bouteille. J'envie ceux qui peuvent boire, se désintégrer, se relâcher, ne plus s'en faire, être déguenillés et malades, parce que moi je ne peux pas. Quelque chose me tire vers le haut, toujours. Je ne vais en bas que pour me trouver un ami, et puis je ressors et je les attire dans mon univers, loin du leur. Les cendres de cigarettes et les mégots de Rango répandus partout. Il fait des dessins de moi, écrit, lit, assis sur un coussin sur le balcon, au bord de la Seine. Il a fait quinze dessins de mes oreilles.

(Journal)

Hemingway



Le Basque adossé à mes jambes était basané comme une selle de cuir. Il portait une blouse noire comme tous les autres. Son cou tanné était tout ridé. Il se retourna et offrit son outre à Bill. Bill lui tendit une de ses bouteilles. Le Basque agita son index devant lui et rendit la bouteille, en enfonçant le bouchon d'un seul coup avec la paume de sa main. Il souleva l'outre.

« *Arriba ! Arriba !* dit-il. Levez. »

Bill leva la peau de bouc et, renversant la tête, laissa le filet de vin lui jaillir dans la bouche. Quand il eut fini de boire et qu'il rabaissa l'outre, quelques gouttes lui coulèrent sur le menton.

« Non, non ! dirent plusieurs Basques. Pas comme ça. » L'un d'eux arracha la peau de bouc à son propriétaire qui s'apprêtait à faire lui-même la démonstration. C'était un jeune homme, et il prit l'outre à bout de bras et il la leva très haut en pressant le cuir avec la main de telle sorte que le jet de vin lui gicla dans la bouche. Il maintint l'outre ainsi et, le vin décrivant jusqu'à sa bouche une trajectoire rigide, il avalait sans s'interrompre, doucement, régulièrement.

« Eh là ! cria le propriétaire de l'outre. A qui est ce vin ? »

Le buveur agita le petit doigt et nous regarda, un sourire dans les yeux. Puis il coupa le jet de vin net, d'un coup de dents, leva rapidement la gourde et la rendit à son propriétaire. Il cligna de l'œil vers nous. Le propriétaire agita tristement la peau de bouc.

(*Le Soleil se lève aussi*)

La sardine

*Sur la plage, la sardinade est un des must de l'été.
Mais cet humble et délicieux poisson d'argent bleu
s'accommode de bien d'autres manières.*

A Gruissan, tôt le matin, quand le ciel et la mer se confondent encore, du chalet, on peut voir au bord de l'eau s'agiter de minuscules silhouettes : ce sont les pêcheurs qui tirent les filets. Ils sont partis dans la nuit noire et maintenant ils ramènent leur prise sur la plage : c'est la pêche à la traîne. Trois hommes, au moins, saisisent le grand filet de chaque côté et le traînent hors de l'eau. La tâche est pénible, les bras volontaires sont les bienvenus. Il faut tirer régulièrement et, peu à peu, le filet émerge. Les poissons sont alors déposés dans le fond du bateau : flot grouillant et palpitant de petites sardines qui frétille et scintille dans les premiers rayons du soleil. A peine sorties de l'eau, les sardines éclatent de fraîcheur et ont une couleur bleutée d'argent liquide. L'idéal est de les acheter là, dans cette masse odorante où elles côtoient les maquereaux, les dorades...

La sardine est non seulement belle, elle est bonne et prête à de nombreuses préparations. Alexandre Dumas dans son *Grand Dictionnaire de Cuisine* la qualifie de « petit poisson de mer à la saveur délicate » et raconte que « notre bon roi Henri IV, qui prisait les fins morceaux, avait, paraît-il, pour les sardines fraîches une prédilection particulière. Depuis son abjuration, il en faisait son déjeuner ordinaire les jours de jeûne. »

Et Pisanelli prétend aussi que « la sardine aime le son des instruments et qu'elle sort la tête hors de l'eau pour l'entendre ; les buveurs surtout aiment beaucoup la sardine, cela les excite à boire, et disent-ils, leur fait trouver le vin bon. »

Décidément la sardine a toutes les qualités !

La Sardine

Une sardine de Royan
Nageait dans l'eau de la Gironde.
Le ciel est grand, la terre est ronde,
J'irai me baigner à Royan.
Avec la sardine,
Avec la Gironde,
Vive la marine !
Et salut au monde !

Robert Desnos, *Chantefables et Chantefleurs*

« Comme la mer était d'huile, j'en ai rempli la boîte...
Sachez bien que les sardines et les thons naviguent de conserve, les sardines se conservent mieux dans les boîtes de thon.
Point ! A la ligne. »

Raymond Devos, *L'homme-thon*

Les sardines salées sont vendues en

Languedoc surtout au moment des ven-

**danges ; elles sont rangées en étoile dans de
grands cylindres de bois. On les mange avec
du raisin frais cueilli et du pain frotté d'ail.**

Les sardines farcies

Pour 6 personnes

3 douzaines de sardines fraîches

200 grammes de jambon cru

1 bol de mie de pain trempée dans du lait

100 grammes de farine

1 œuf

1 citron

1 bouquet de persil

1 gousse d'ail

Huile d'olive

Thym, laurier

Sel et poivre

Vider et essuyer les sardines. Retirer l'arête centrale.

Pour la farce : hacher le jambon, l'ail et le persil. Mélanger ce hachis avec la mie de pain égouttée et l'œuf.

Garnir les sardines de cette farce puis les rouler dans la farine. Les faire frire dans l'huile d'olive bien chaude. Les égoutter et les poser sur un papier absorbant. Servir très chaud avec des quartiers de citron.

Les sardines marinées à l'huile d'olive

Pour 6 personnes

1 kilo de sardines très fraîches

Huile d'olive

Vinaigre de vin

1 citron

3 gousses d'ail

1 petit bouquet de persil

Thym, sel et poivre

Faire lever les filets des sardines par votre poissonnier. Les disposer par couches dans un plat creux. Les recouvrir de vinaigre et laisser macérer 2 heures. Les filets translucides deviennent opaques, cuits par l'acide du vinaigre. Les égoutter et les essuyer avec du papier absorbant. D'autre part, préparer un hachis d'ail et de persil. Dans un plat creux en terre, disposer les filets par couches en alternant avec l'ail et le persil, le sel, le poivre et le thym émietté. Couvrir d'huile d'olive et ajouter un jus de citron. Les sardines peuvent se conserver plusieurs jours.

Le gratin de sardines fraîches

Pour 4 personnes

8 belles sardines

2 cuillerées à café de persil haché

150 grammes de mie de pain (chapelure)

Huile d'olive

2 œufs

100 grammes de gruyère

1/2 citron ou 1 filet de vinaigre

Sel et poivre

Écailler et vider les sardines, jeter les têtes.

Verser dans un plat assez haut, 1/2 verre d'eau légèrement salée, additionnée du jus d'un demi-citron.

Placer une première couche de sardines en les rangeant côte à côte. Mélanger soigneusement dans un saladier la chapelure, le gruyère, une pincée de sel et une de poivre.

Saupoudrer les sardines de la moitié de ce mélange. Faire un autre lit de poissons et ainsi de suite.

Arroser abondamment d'huile d'olive, battre 2 œufs en omelette et verser la préparation sur les sardines. Mettre à four moyen 7 à 8 minutes et laisser dorer.

La sardinade

Prévoir 12 sardines par personne minimum. Courir sur la plage quand les pêcheurs tirent les filets pour recueillir des sardines encore toutes frétilantes car pêchées la nuit même.

Ne pas les évider ni les écailler mais jeter 2 grosses cuillerées de gros sel et les laisser ainsi 1/2 heure.

Les secouer et les déposer tête-bêche sur le gril, l'idéal est la braise de sarments de vignes.

Tourner et retourner 5 minutes de chaque côté. On les mange avec les doigts. On peut les arroser d'un filet de vinaigre (ou de citron).

Les sardines à l'escabèche

Pour 4 personnes

1 kilo de sardines fraîches

1 verre de vinaigre

1 oignon

4 gousses d'ail

basilic, thym, romarin

sel et poivre

Prendre des sardines fraîches. Les faire dorer à la poêle dans de l'huile d'olive. Les retirer et les aligner dans une cassole de terre. Faire revenir dans la poêle l'oignon et l'ail hachés. Ajouter un verre de vinaigre et les aromates, le sel et le poivre. Verser bouillant sur les sardines. Laisser refroidir et macérer quelques heures avant de consommer.

Les sardines à la catalane

Pour 4 personnes

1 kilo de sardines

3 tomates

Huile d'olive

3 poivrons rouges

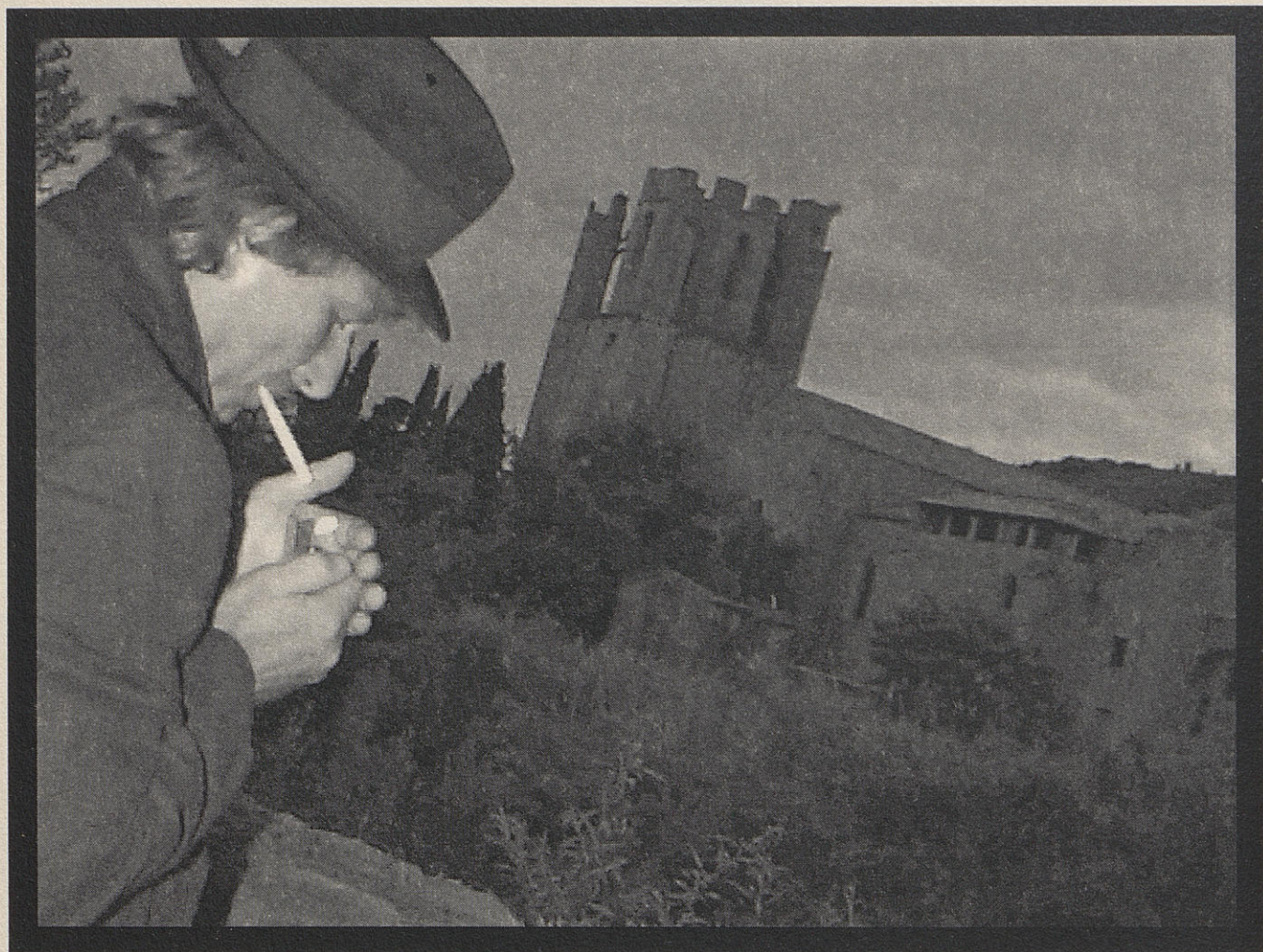
Sel, safran

1 oignon, ail

Hacher l'oignon que l'on fait revenir dans une casserole avec 2 ou 3 cuillerées d'huile d'olive. Ajouter 3 tomates épépinées et pelées, quelques gousses d'ail, 3 poivrons rouges, le tout haché. Faire bien revenir, mouiller d'eau bouillante et assaisonner de sel et de safran. Plonger dans cette sauce les sardines dépouillées de leurs arêtes (elles doivent à peine baigner). Les laisser cuire 4 ou 5 minutes. Les dresser sur le plat avec précaution pour ne pas les briser.

Bonnes adresses

Les Fumeries occitanes à Gruissan-Plage, zone des chalets, vous permettra de déguster toutes sortes de poissons salés, fumés, en conserves diverses. L'anguille fumée est succulente, moelleuse et parfumée, directement pêchée dans les étangs de Gruissan et de Bages.



*Pour fêter les 50 ans de la Série Noire,
et préparer le colloque du 12 août prochain (Quand la vigne dort),
treize auteurs de littérature noire ont reçu par la poste une bouteille de vin,
une touffe de thym, un pot de miel, un plan de Lagrasse et le portrait de dix-sept
habitants du village, volontaires pour faire leur entrée dans la fiction.
Chaque jour, une nouvelle originale.*

Les mains pleines de doigts

par Robert Deleuse

L'abbaye était à vendre mais ce n'est pas ce qu'était venu négocier l'homme qui attendait dans l'ancien dortoir des moines édifié quatre cents ans après la fondation du monastère. En provenance de Carcassonne, il avait abandonné son Opel Vectra à la sortie des gorges de l'Alsou, derrière un bouquet d'arbustes, et avait poursuivi la route à pied. Il avait également troqué ses mocassins de cuir noir pour une paire de baskets et avait pénétré dans Lagrasse à 23 h 25 précises. A l'abri de la façade fortifiée, il écoutait l'Orbieu qui, en contrebas, ne semblait couler que pour passer le temps. La nuit avait drapé le décor d'un noir absolu. Au creux de la touffeur printanière, bien mussé dans son écrin oblong entre la rivière et la départementale, le village s'était peu à peu ensommeillé. L'homme actionna la mollette de son Zippo et rapprocha la flamme du cadran de sa montre. Les aiguilles indiquaient 23 h 50. Le rendez-

vous avait été fixé à minuit trente mais il avait préféré prendre les devants pour se familiariser avec les lieux. Il les connaissait à peu près pour les avoir repérés à la sauvette une semaine auparavant mais, la nuit venue, les choses alentour changeaient du tout au tout. La nature profitait de la pénombre pour pratiquer des découpes inquiétantes à force de paraître humaines. Pour s'empêcher d'aller et venir comme un fauve en cage, il décida de s'asseoir à même le sol dallé. Il voulut griller un de ses Dannemann mais y renonça. Mieux valait ne rien faire qui, olfactivement ou visuellement, pût signaler une présence dans l'abbaye à cette heure indue.

Les douze coups de minuit retentirent au clocher de l'église. C'est à peu près au même instant qu'il perçut les chuchotements. Tous les muscles de son corps se figèrent et son sang quitta son cerveau pour se répandre en eau glacée dans ses veines. Ils étaient au moins deux et

l'homme ne les avait pas entendus approcher. Il était vraisemblable qu'ils étaient entrés dans l'abbaye au moment où l'horloge du clocher égrenait l'heure. Maintenant, ils étaient tout proches, probablement dans les cloîtres qui jouxtaient le dortoir où lui-même se trouvait. Tendant l'oreille, il distingua des bruissements d'étoffe suivis de gémissements et de râles. De l'endroit où il était, il ne pouvait rien voir. Seule son ouïe l'autorisait à forcer les verrous de son imagination. L'anxiété engendrée par cette présence inopportune n'empêchait nullement les effluves érotiques d'envahir l'atmosphère mettant tous ses sens à fleur de peau. Son désir de regarder décupla. Pour ce faire, il lui fallait traverser une bonne partie du dortoir avant d'atteindre l'entrée qui ouvrait sur le cloître. Comme tout à l'heure pour le cigare, il s'en priva. A un moment donné, les râles s'accrourent et les gémissements tendirent vers la plainte jusqu'à ce qu'il n'y eût plus que des halètements. Après quoi, c'est à peine s'il les entendit se déplacer et ils s'éloignèrent comme ils étaient venus. L'homme réprima l'envie de les voir progresser sur le chemin de service qui longe le cimetière sur la rive gauche de l'Orbieu. Il demeura à sa place, assis sur la dalle. A minuit vingt-cinq, il bougea. Cette fois, il avait bel et bien enregistré un bruit de pas. Il aperçut la silhouette longiligne de la femme accéder au dortoir par la chapelle haute. Il écarquilla les yeux. Elle portait une paire de jeans, un tee-shirt sombre (probablement noir) sur lequel était imprimé en capitales blanches : Herriot Watt University. Un sac à bandoulière pendait à son épaule droite.

– C'est vous ? s'enquit l'homme.

– Qui voulez-vous que ce soit ? répliqua-t-elle d'un ton cassant.

– Vous avez l'argent ?

Elle extirpa une enveloppe kraft de son sac et la jeta aux pieds de l'homme qui laissa échapper un ricanement. Il se baissa pour la ramasser et soupira :

– Cinquante mille francs valent bien un petit effort...

Il glissa aussitôt l'enveloppe dans la poche intérieure de son blouson.

– Vous ne comptez pas ? demanda-t-elle.

– J'ai une totale confiance, répondit-il.

– C'est la première et la dernière fois, vous m'entendez ?

– Pour ce mois-ci seulement, chère madame. Mais je reviendrai chaque dernier jour du mois et vous m'apporterez la même enveloppe.

– Vous me prenez pour Crésus ?

– Allons, allons, cinquante mille francs mensuels sont une goutte d'eau pour l'unique héritière des parfumeries Lanval.

– N'y comptez pas !

– Il y a aussi des gouttes d'eau qui peuvent faire déborder le vase quand on n'y prend pas suffisamment garde...

– Je ne paierai plus.

– Bien sûr que si, chère madame. Vous n'êtes pas faite pour la prison et moins encore pour le scandale.

– Vous êtes un beau dégueulasse ! siffla-t-elle.

– Et vous, une meurtrière, vous vous souvenez ?

– Cette petite gouape était venue me cambrioler et il m'a menacée.

– Il ne fallait pas le tuer. Et quand bien même, puisque le mal était fait, vous auriez dû aller vous en expliquer à la police. Les lois sont faites pour des gens comme vous... Au lieu de cela, vous avez jugé préférable de vous débarrasser du corps. Ces choses-là ne se font pas, chère madame.

– C'est la dernière fois, je vous dis ! répéta-t-elle sèchement avant de tourner les talons.

– A très bientôt ! lança-t-il en écho.

Il la laissa prendre une avance respectable, se pencha pour la regarder franchir le pont romain et se dit qu'en plus de la grande classe qui émanait de sa personne, elle n'était pas dépourvue de cran. Il la suivit ainsi du regard jusqu'à ce qu'elle se fonde dans la nuit mais à l'instant même où il se retournait, il sentit un léger déplacement d'air tout près de lui, dans son dos. Il voulut faire un pas de côté pour éviter l'objet contondant qu'une main gantée de noir brandissait à hauteur de son crâne mais il était déjà trop tard. Le démonte-pneu s'abattit sur son os pariétal avec un bruit mat. Sous l'effet du choc, il perdit l'équilibre. Il eut le réflexe de jeter son bras en avant pour harponner son agresseur mais l'autre lui asséna un deuxième coup qui lui fracassa le maxillaire gauche. Il poussa un cri étouffé et partit à la renverse. L'inconnu s'acharna alors sur lui jusqu'à ce que mort s'ensuive...

Marie-Hélène Manson se réveilla avec une migraine carabinée. Elle mit cela sur le compte

du Chablis qu'elle avait bu d'abondance chez son amie Beverly Smart lors du dîner que la jeune femme et son compagnon avaient préparé à son intention. Après quoi, il avait fallu se soumettre à la corvée, et la tension qui en avait résulté n'avait pas arrangé les choses. Mais le début de soirée chez Beverly avait été formidable.

L'une et l'autre avaient débarqué presque simultanément dans les Corbières, six années auparavant. Beverly Smart en provenance de Londres et Marie-Hélène Manson du Val de Mougins, dans les Alpes-Maritimes. C'est Georges, son époux, qui lui avait fait connaître Lagrasse, au détour d'un voyage en pays cathare. Marie-Hélène, qui en avait un peu sa claque de la Côte d'Azur, avait sauté sur l'occasion. Pour Beverly, il s'était agi d'un vrai coup de foudre. Une de ses connaissances venait d'acquiescer une maison dans le coin et lui avait montré des clichés du village. Une semaine après, Beverly y débarquait, conquise. Elle y avait agencé une boutique de mode, dans laquelle elle vendait ses propres créations. Les deux femmes étaient devenues amies et Marie-Hélène goûtait tout particulièrement les chapeaux de Beverly, gais et originaux. Georges appréciait aussi la jeune femme chez qui il voyait une ressemblance physique (un je-ne-sais-quoi, comme il disait) avec la Purdey de John Steed dans la série *Chapeau melon et bottes de cuir*. Les premiers temps, Marie-Hélène Manson avait espéré que la présence de Beverly aurait pu retenir son mari au village, l'empêchant de rejoindre Carcassonne ou Perpignan pour y disputer ses sempiternelles parties de poker d'où il ressortait la plupart du temps lessivé. Mais Georges s'était vite lassé du scrabble et du trivial-poursuite, préférant reprendre la route de ses maudites nuits vouées au piège du « tisonnier ». Le lendemain matin, rien qu'à voir sa tête au petit-déjeuner, Marie-Hélène Manson devinait si la chance avait ou non été de son bord. La plupart du temps, elle se contentait d'extraire son carnet de chèques et de laisser tomber d'un ton las : « combien cette fois ? ». Georges annonçait le désastre, l'air faussement affecté. Elle remplissait le chèque et le lui tendait. Il se débrouillait toujours, à ce moment-là, pour avoir les mains encombrées d'une tasse, d'une cuiller ou d'une tartine afin que Marie-Hélène ne puisse pas le lui remettre directement. Alors,

elle le déposait sur la table, devant lui, et il ne s'en emparait qu'après qu'elle avait quitté la pièce. Et puis, un beau matin, Marie-Hélène Manson avait soudainement mis le holà. Désormais, Georges bénéficierait de vingt mille francs hebdomadaires, pas un sou de plus. Ses dettes, il les réglerait lui-même. La confrontation avait été vive. Cruelle même. Mais Marie-Hélène Manson n'avait pas cédé. Georges l'avait boudé... une bonne heure durant.

Hier soir, en rentrant de son périple obligé, elle n'avait pas pu s'endormir. Elle avait attendu le retour de Georges qui, comme tous les mardis, était parti dilapider son argent de poche semainier. Pour la énième fois, elle s'était posée la question du divorce. Le fait est qu'elle n'aurait jamais dû l'épouser. Quatorze ans d'écart entre une femme et un homme, quand la femme doit les compter à son désavantage, ne laissent rien augurer de bon. Tous ses amis l'avaient prévenue. Mais l'attrait physique que Georges exerçait sur elle l'avait emporté sur toute autre considération. Pour la énième fois, hier soir, Marie-Hélène Manson avait été à deux doigts de se décider à entamer une procédure. Jusqu'à ce qu'elle entende ronronner le moteur du coupé Mercedes. Comme d'habitude, elle avait ingéré ses deux comprimés de somnifère et s'était endormie.

Ce matin donc, elle s'était réveillée avec une forte migraine, peu encline à réfléchir ou à discuter. Elle avait grignoté deux tartines de pain grillé, bu une tasse de café noir et s'était promenée dans le vaste jardin. Au loin, elle avait aperçu Filou, le caniche roux des Joulé (ils avaient vendu leur bar du boulevard de la Promenade à leur ami Thierry Jaubert) qui sautillait dans les herbes folles. Lagrassois d'adoption, Joulé et Jaubert avaient inventé une sorte de nouveau sport, le garijog, avec lequel il leur arrivait de s'amuser aux dépens de falots touristes parisiens. Comme son nom l'indiquait, le jogging de garrigue consistait à se rendre au cœur des terres arides et pierreuses, et à repérer au fin fond de l'horizon un arbre ou un rocher. Il ne restait plus, ensuite, qu'à le rejoindre en courant le plus vite possible en ligne droite sans jamais éviter aucun obstacle, crevasse ou falaise. En règle générale, on en revenait en piteux état. Georges avait voulu s'y essayer et il n'avait dû qu'à sa condition physique de s'en sortir honorablement.

Quand Marie-Hélène vint s'allonger sur le transat, Georges sortait de la maison en sifflant. Il s'approcha d'elle, se pencha et déposa un baiser furtif sur son front. « La soirée a été bonne à ce que je vois, dit-elle. — Mieux que cela : fructueuse », répondit-il, enjoué, avant d'aller s'asseoir à la table et d'entamer son petit-déjeuner avec appétit. Marie-Hélène n'osa pas lui demander combien il avait gagné mais si la somme était vraiment importante, il ne pourrait s'empêcher de la lui annoncer tôt ou tard. Dans ces cas-là et quelques autres, Georges aimait bien faire durer le plaisir. A cette pensée, une bouffée de chaleur vint caresser son ventre. Elle retira son kimono et offrit son corps déjà hâlé aux rayons du soleil montant.

Après avoir terminé sa collation, Georges déplié le journal et le feuilleta. Puis il informa Marie-Hélène qu'il allait prendre une douche et se retira. Elle lui demanda de ramener sa crème solaire pour le visage. Il marmonna une plaisanterie qu'elle ne comprit pas mais à laquelle elle répondit en riant de bonne grâce. Parvenu à l'étage, Georges Manson ôta son peignoir, son caleçon et passa dans la salle de bain. Il tourna les robinets de la douche, enjamba la baignoire et se donna à l'averse d'eau tiède. Puis il se sécha vigoureusement, pensa à récupérer le tube de crème solaire et gagna la chambre. Il se dirigea tout droit vers le placard mural, ouvrit l'une des portes-miroirs et plongea la main dans la poche intérieure de sa veste pour en retirer l'enveloppe demi-format contenant les cinquante mille francs. Tout en la soupesant, il se dit qu'il avait eu une riche idée, une semaine plus tôt, d'égarer la gourmette en or massif que lui avait offert Marie-Hélène pour ses trente-deux ans. Il lui avait fallu la retrouver à tout prix pour la troquer contre une dette et, s'il n'avait pas été forcé de fouiller chaque recoin, il ne serait pas tombé sur les deux lettres anonymes. La première prévenait : « Je sais que vous avez tué Marchando. Mon silence coûte cinquante mille francs. » La seconde précisait : « Mardi prochain, minuit trente. Dortoir des moines dans l'abbaye. »

Hier soir, comme tous les mardis, Georges Manson avait feint de rallier sa partie de poker, se rendant à l'abbaye dès 22 heures. Il y avait vu le type arriver, puis le couple d'homosexuels dont le plus jeune ne devait pas avoir plus de quinze ans. Enfin, Marie-Hélène s'était amenée à son tour. Georges avait été impressionné par son courage même si elle savait qu'elle ne ris-

quait pas grand-chose. Malgré tout, le type aurait pu la bousculer. Une fraction de seconde, il s'était posé la question de savoir ce qu'il aurait fait. Serait-il intervenu ? Aurait-il laissé les événements aller leur train ? Comment répondre puisque rien de tel ne s'était produit. L'héritière des parfumeries Lanval avait jeté l'enveloppe aux pieds du maître chanteur et il avait suffi à Georges d'attendre qu'elle s'en aille pour que le pactole change de main. Désormais, ce serait un jeu d'enfant pour lui de se faire passer pour le maître chanteur et d'ajouter aux généreux vingt mille francs officiels, cent petits billets de cinq cent francs mensuels. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de modifier la tactique d'encaissement. Pas question de se retrouver nez à nez avec cette épouse aux œufs d'or. Même en pleine nuit et en maquillant sa voix et son aspect extérieur. Marie-Hélène n'était pas tombée de la dernière pluie. Son sang-froid devant le type, sans compter l'assassinat du cambrioleur et le fait qu'elle ait réussi à faire disparaître le cadavre en disait long sur sa détermination. Mais Georges avait un mois entier pour y songer et cela suffisait amplement. De surcroît, avant qu'on retrouve le corps du maître chanteur, au fond du caveau familial des Guérin (dont le dernier descendant avait été inhumé l'hiver dernier), l'Orbieu avait de quoi faire couler des trombes d'eau sous l'arc du pont romain de Lagrasse. Il ne put se priver d'émettre un petit rire en pensant que le cadavre du monte-en-l'air gisait peut-être au fond de la même cavité que celui du maître chanteur... En attendant, il fallait déposer l'argent en lieu sûr. Il irait, cet après-midi même, ouvrir un compte dans une agence de Lézignan. Là-bas, personne ne le connaissait. Allongée sur son transat, Marie-Hélène Manson entendait Georges tour à tour chançonner ou siffloter. Elle se dit que, décidément, la soirée avait dû être excellente. Elle lui en voulait un peu de ce bonheur solitaire mais, en même temps, elle était contente pour lui. Néanmoins, cela ne devait pas lui faire perdre de vue les numéros des billets que son banquier avait pris la précaution de relever et qui, un jour ou l'autre, apparaîtraient sur un compte bancaire de la région. Les voyous font davantage confiance aux banques que les honnêtes gens. Quant à son banquier, il ne savait rien refuser à l'héritière Lanval, laquelle avait très tôt appris des requins à régler toute seule ses problèmes.

FIN

● Mardi 8 août

- 10 h : Sortie pédestre : St Michel de Nahuze.
Rendez-vous au point accueil sur la promenade
Entrée libre dans la garrigue.
- 17 h : Projection *Un siècle d'écrivains* : **Chester Himes**.
Cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.
- 18 h : « Les rencontres de l'abbaye » : « Le polar dans
tous ses états » par **Claude Mesplède**.
Petit cloître, entrée libre.
- 22 h : Cinéma, cycle « La caméra aux champs » :
Toni, de **Jean Renoir**.
Cour de la cave coopérative, 25 F.
- 23 h : Café littéraire: *Le Banquet*, de Platon,
par Philippe Morier-Genoud
Petit cloître de l'abbaye, entrée libre.

● Mercredi 9 août

- 10 h : Sortie pédestre : Les Corbières cathares.
Rendez-vous au point accueil, sur la
promenade. Entrée libre dans la
garrigue.
- 17 h : Projection *Un siècle d'écrivains* :
William Faulkner.
Cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.
- 18 h : « Les rencontres de l'abbaye » :
« Madame Faulkner, le goût de lire »
par **Michel Chaillou**.
Petit cloître, entrée libre.
- 22h : Cinéma, cycle « La caméra aux champs » :
La Terre, de **Youssef Chahine**.
Cour de la cave coopérative, 25 F.
- 23 h : Café littéraire, avec Philippe Morier-Genoud.
Petit cloître de l'abbaye, entrée libre.

● Jeudi 10 août

- 10 h : Sortie pédestre : les hameaux de Jonquières.
- 17 h : Projection *Un siècle d'écrivains* :
Marguerite Yourcenar.
Cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.
- 18 h : « Les rencontres de l'abbaye » :
« Droit de l'homme à la lecture et au rêve »
par **René Depestre**.
Petit cloître, entrée libre.
- 22 h : Cinéma, cycle « La caméra aux champs » :
Pather Panchali, de **Satyajit Ray**.
Cour de la cave coopérative, 25 F.
- 23 h : Café littéraire, avec Philippe Morier-Genoud.
Petit cloître de l'abbaye, entrée libre.

● Vendredi 11 août

- 10 h : Sortie pédestre : sur les traces de Joseph Delteil.
- 17 h : Projection *Un siècle d'écrivains* : **Colette**.
Cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.
- 18 h : « Les rencontres de l'abbaye » :
« De l'imaginaire languedocien
à l'imaginaire universel » par **Henri Gougaud**.
Petit cloître, entrée libre.
- 22 h : Cinéma, cycle « La caméra aux champs » :
La Trace, de **Bernard Favre**.
Cour de la cave coopérative, 25 F.
- 22 h 30 : Concert: Accordéon à la campagne avec
Marc Perrone.
Cour de l'abbaye, 25 F.



Demain, mercredi 9

**Michel Chaillou et
le goût de lire,**

**William Faulkner,
justement,**

***La Terre*, de Youssef
Chahine,**

et le Café Littéraire.